

Jean-Pol Gallez

Humaniser selon l'Évangile

Clés de lecture pour
comprendre Joseph Moingt

Préface de Paule Zellitch



KARTHALA

Sens & conscience

Collection dirigée par Robert Ageneau

L'Église catholique est en crise. Son lien multiséculaire à la société est en voie de se rompre. Les analyses historico-sociologiques ne manquent pas. Les approches fondamentales sont plus rares. En 2020 disparaissait l'un des plus grands théologiens de notre temps. Joseph Moingt laisse une œuvre considérable bâtie sur une longue carrière d'enseignement de la théologie et de dialogue avec le monde.

Ses ouvrages grand public ont connu un franc succès depuis *La transmission de la foi* (1976) jusqu'à son livre-testament, *L'esprit du christianisme* (2018), en passant, entre autres, par *Croire quand même* (2010). Ses ouvrages érudits sont moins connus. Ils ouvrent des pistes de travail inestimables fondées sur la nature profonde du christianisme abordé dans son lien originel avec la raison. L'ambition du présent essai consiste à restructurer cette « somme » pour en faciliter l'accès et encourager sa lecture.

Une idée-maîtresse guide le parcours proposé : l'Église peut d'avance renoncer à toute réforme interne et à toute audience du monde si elle ne redécouvre pas la révolution spirituelle engendrée par l'idée chrétienne de Dieu. Pour ce faire, Moingt appelle tout chrétien à développer une « foi critique » de ses présupposés et de sa tradition. Le jésuite français fait ainsi le pari qu'un espace de reconnexion peut à nouveau s'ouvrir entre le christianisme et la société occidentale malgré le déclin de la religion chrétienne. Une voie évangélique d'humanisation reste disponible à quiconque s'ouvre au travail universel de l'Esprit en faveur de la liberté et de la fraternité.

Jean-Pol Gallez est juriste et docteur en théologie. Il a régulièrement et longuement rencontré Joseph Moingt auquel il a consacré une thèse consacrée à Dieu qui vient à l'homme (Leuven, Peeters, 2015). Il intervient régulièrement depuis lors, en Belgique et en France, principalement sur la pensée du théologien français, à la demande de groupes divers et variés (CCBF, paroisses, communautés religieuses, associations et centres de formation). Né en 1975, belge, marié et père de trois enfants, il travaille actuellement dans le secteur associatif.

HUMANISER SELON L'ÉVANGILE

**CLÉS DE LECTURE
POUR COMPRENDRE JOSEPH MOINGT**

Visitez notre nouveau site :

www.karthala.com

Palement sécurisé

© Éditions KARTHALA, 2023
ISBN : 978-2-38409-105-8

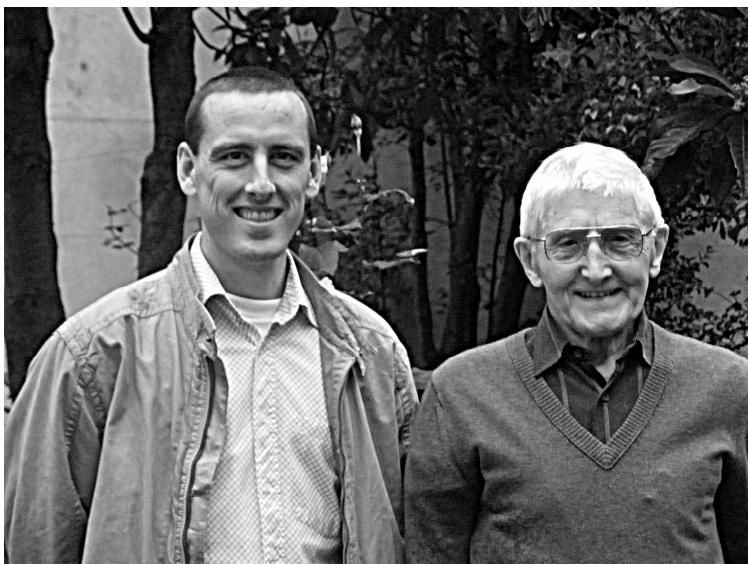
Jean-Pol Gallez

Humaniser selon l'Évangile

**Clés de lecture
pour comprendre Joseph Moingt**

Préface de Paule Zellitch

**Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris**



Dans le jardin de la rue Monsieur en septembre 2011,
copyright JP Gallez.

Plan

Abréviations

Biographie de Joseph Moingt

Remerciements

Préface, *de Paule Zellitch*

Avertissement

Introduction

Partie 1 Les racines de la foi

- 1 - La foi évangélique et le croire humain
- 2 - La révélation d'un humanisme nouveau
- 3 - Une culture de la communication

Partie 2 La pensée de la foi

- 1 - La théologie et l'Écriture : plaidoyer pour une « foi critique »
- 2 - Penser la foi
- 3 - Les affirmations de la foi

Transition : La foi critique comme fondement du renouveau de l'Église .

Partie 3

La figure de l'Église

- 1 - L'Église en son « mystère »
- 2 - Du mystère au visage : défiguration
- 3 - Du mystère au visage : reconfiguration

Partie 4

La foi dans le monde

- 1 - Pour un nouvel agir chrétien
- 2 - Incarner l'annonce de l'Évangile
- 3 - La voie spirituelle chrétienne

Conclusion

Annexes

Bibliographie de Joseph Moingt

Table des matières

Abréviations

<i>HD</i>	<i>L'homme qui venait de Dieu</i>
<i>Dh</i>	<i>Dieu qui vient à l'homme</i> Tome 1 = <i>Dh 1</i> Tome 2, volume 1 = <i>Dh 2/1</i> , volume 2 = <i>Dh 2/2</i>
<i>CDV</i>	<i>Croire au Dieu qui vient</i> Tome 1 = <i>CDV 1</i> Tome 2 : Esprit, Église, Monde = <i>CDV 2</i>
<i>EC</i>	<i>L'esprit du christianisme</i>
<i>CQM</i>	<i>Croire quand même</i>
<i>FBEC</i>	<i>Faire bouger l'Église catholique</i>
<i>ESE</i>	<i>L'Évangile sauvera l'Église</i>

Biographie de Joseph Moingt

Joseph Moingt est né le 19 novembre 1915 à Salbris (Loir-et-Cher). Il entre au Grand séminaire de Quimper en 1931, puis fait le choix du noviciat jésuite de Laval en 1938. Mobilisé pendant la Seconde Guerre mondiale, il vit une période de captivité en Souabe (Allemagne) et en Pologne. Il est toujours resté très discret sur cette période dont il retient surtout quelques fortes amitiés. Moingt prononce ses premiers vœux en 1946 et il est ordonné prêtre en 1949 à Lyon. Après ses derniers vœux en 1954, il présente sa thèse sur la théologie trinitaire de Tertullien à l'Institut Catholique de Paris (ICP) en 1955, sous la direction de Jean Daniélou. Il entame alors sa première période d'enseignement de la théologie à Fourvière (Lyon) en 1956. Outre un retour aux sources patristiques de la théologie, il développe une nouvelle méthode théologique caractérisée par une mise en lumière de la logique inhérente au développement du discours dogmatique.

Arrivé à Paris en 1968 pour enseigner à l'ICP, il prend, la même année, la direction de la revue *Recherches de Science Religieuse (RSR)* jusqu'en 1997. Moingt est d'emblée frappé par le choc culturel caractéristique de cette époque et il se met à réfléchir dans de nouvelles directions qui cherchent à faire droit aux évolutions de la société et de l'Église. Il entend et reçoit les remises en cause des présentations traditionnelles de la foi et de ses pratiques et s'ouvre aux nouvelles formes de pensée, théologiques et philosophiques.

Une autre charge d'enseignement lui est confiée en 1974 au Centre Sèvres (Paris). Il développe de nombreux liens avec les chrétiens « de la base » avec qui il veut penser cette nouvelle situation culturelle à la lumière de l'Évangile. Malgré le temps et l'énergie consacrés à la direction des *RSR*, Moingt met en chantier son œuvre de maturité dont *L'homme qui venait de Dieu* (1993) signe le point de départ d'un réexamen de l'ensemble du dogme catholique à l'aune du questionnement critique de la Modernité. Le centre de sa réflexion est la « révélation » considérée à partir d'une culture qui en a perdu la trace. Ayant encore esquissé un nouveau livre après son livre-testament *L'esprit du christianisme* publié en 2018, il décède le 28 juillet 2020 à la « Maison Soins et Repos » de Vanves où il avait été admis suite à une chute et une infection pulmonaire.

Remerciements

Mes premières pensées vont à Joseph Moingt dont la réflexion m'a fortifié et la fréquentation enrichi. Son érudition toujours humble, son esprit critique toujours bienveillant et sa disponibilité toujours entière ont gravé en moi l'authentique marque d'un « maître à penser » et le souvenir vivant d'un être d'exception. Rencontre fondatrice qui ratifie existentiellement un chemin en même temps qu'elle en confirme l'horizon.

À la petite équipe porteuse du projet « Pour un christianisme d'avenir », je témoigne toute ma reconnaissance pour l'encouragement continu à mener à bien mon projet d'écriture et pour l'audience qu'elle lui a ouverte auprès de son réseau. J'exprime ma singulière gratitude à Serge Couderc pour sa relecture dévouée et exigeante de ces pages et pour l'amitié que cet accompagnement a engendrée.

Intimement liées à ladite équipe, les éditions Karthala m'obligent tout autant pour l'accueil et la promotion du présent ouvrage. C'est avec respect que je salue Robert Ageneau pour son long parcours « d'éditeur de l'ombre », pour sa foi dans ce projet et pour sa sollicitude à mon égard.

Je sais gré à Paule Zellitch d'avoir préfacé mon ouvrage. Ce geste confirme ainsi tout l'intérêt que porte la CCBF à la pensée de Moingt que j'ai pu exposer à maintes reprises à travers ce vaste et beau réseau des baptisés mobilisés pour une Église beaucoup plus fidèle à l'Évangile.

Ma famille n'est pas en reste dans cette aventure. Celle-ci s'est prolongée au-delà de ce qui était envisagé et s'est heurtée à des contraintes quotidiennes plus élevées que ce que j'avais anticipé. À mon épouse et mes enfants, je dois d'avoir bénéficié de patience et d'adaptation qui furent leur prix payé pour ma propre persévérance à la tâche.

Mes amitiés à Marcel Gilon, déjà fidèle et attentif relecteur de ma thèse sur Moingt, pour le dévouement et le soin mis dans la correction de ces pages.

Pour toutes les marques de soutien reçues en Belgique et en France.

Préface

Jean-Pol Gallez est dogmaticien, auteur d'une thèse sur Joseph Moingt qui a fait date. Il propose maintenant, à ceux qui vont se plonger dans cet ouvrage, une véritable traversée documentée des écrits de ce jésuite, récapitulant les axes et les pointes de son œuvre. Il va au-delà des lectures un peu rapides vues ici et là, revient sur certains contre-sens. Nous imaginons sans peine, qu'un tome 2 verra le jour, puisque Jean-Pol Gallez, laïc et père de famille, laisse entendre que cet ouvrage pourrait avoir d'autres prolongements.

En allant directement à la table des matières, on perçoit que ce livre est très structuré, pédagogique sans jamais être simpliste ; il ne contient pas les travers des œuvres dites de vulgarisation qui espèrent ainsi convaincre. Le lecteur reçoit de quoi se frayer un chemin dans une œuvre, une pensée, mais aussi – ce qui compte beaucoup à la Conférence des baptisé(e)s – de se faire sa propre opinion. Il peut en percevoir les richesses et parfois les manques, ce qui est le propre de chaque théologie. Ceci n'est pas une critique, bien au contraire, mais une large invitation au travail. Si aucun théologien n'est le tout, l'œuvre de Joseph Moingt a le mérite d'en appeler d'autres. Ainsi, dans ce long et patient travail de Jean-Pol Gallez, rien qui soit prémâché.

Dans son avertissement, évoquant son maître jésuite, homme déjà âgé, il donne consistance à leur proximité intellectuelle et humaine. La formation de Joseph Moingt se déroule bien avant le concile Vatican II. Passionné par la redécouverte des Pères de l'Église, leur univers théologique et parfois communautaire créatif, il produit en 1955, sous la direction du jésuite Jean Daniélou qui les a remis à l'honneur, une thèse en 4 volumes sur la théologie trinitaire de Tertullien. Avec le père Henri de Lubac, autre jésuite, viendra le tour de Clément d'Alexandrie. Leurs thématiques et leur manière de faire impriment durablement l'ensemble

des productions de Moingt. Il enseignera aussi la christologie¹ et trente ans durant, il dirigera la revue jésuite *Recherches de Science Religieuse* jusqu'en 1997 ; cela lui permettra de connaître un nombre conséquent de théologiens et d'échanger avec eux.

Toutes ses expériences et notamment celles d'enseignement sont présentes dans ses ouvrages, dans ses travaux, dans ses relectures d'items théologiques et dans les propositions qu'il esquisse. Le lecteur attentif relèvera que ce théologien, certes formé à l'ancienne, a par sa longévité, traversé des décennies d'élaborations théologiques dans un siècle pour le moins contrasté. Et c'est avec tout cela qu'il cherche à revenir à des modalités de l'annonce du contenu de la foi, compatibles avec l'esprit de ses contemporains, avec l'Église au cœur.

En 1980, la retraite venue, il produit un nombre considérable d'ouvrages dont certains connaissent d'importants tirages² tandis que le pontificat de Jean-Paul II³ commence. Grâce à son statut de retraité, Joseph Moingt est moins exposé aux oukases mis sur les épaules des théologiens en exercice dans les universités catholiques.

L'enseignement du jésuite est conforme à celui du magistère le plus long, précisément dans ce travail constant d'adaptation que toute transmission requiert, enjambant les moments où l'on a tenté de figer ce mouvement. Au cours des années Jean-Paul II, les discussions et « *disputatio* » sont closes. Prétendre éteindre la capacité à penser en un temps où les échanges se démultiplient, n'était-ce pas une chimère ? Souvent seuls ou dans des cercles restreints, des théologiens, des laïcs formés ont travaillé un peu partout dans le monde.

Pour l'Église de France, si les conséquences de cet immobilisme de fond sont plus que lourdes et pèsent encore, tout n'est pas perdu. Le pape François ne déclare-t-il pas lui-même qu'il « faut libérer les théologiens », avec à l'appui, une nouvelle nomination à la tête du dicastère en charge ? Si nul ne sait encore de quelle liberté il s'agit, il importe hautement que cela ne soit pas un effet d'annonce.

Chaque génération travaille dans différentes directions pour que la suivante soit à son tour force de proposition. Joseph Moingt, dont les recherches sont à spectre large, s'intéresse notamment aux théologies du baptême, du laïcat, du gouvernement de l'Église, l'urgence étant à l'éveil de tous avec un retour à la coresponsabilité. D'autres chercheurs sont

1. Il suivra aussi des cours à l'EPHES.

2. *La Plus Belle Histoire de Dieu*, avec l'historien Jean Bottéro et le rabbin Marc-Alain Ouaknin, tiré à plus de 120 000 exemplaires.

3. Élu le 16 octobre 1978.

attendus sur ce chemin pour que les échanges perdurent ou s'instaurent et que les chrétiens ne soient pas mis sur la touche, et finalement que l'Église de France, pour sauver la face, ne soit plus tenue de discourir sur le « petit nombre ».

Le rôle des communautés, dès les fondements de l'Église, pris sur le modèle juif de Jésus, a été un puissant accélérateur. Il se trouve que ce courant revenu avec force, a généré de nombreux abus, clivages, et exclusions, tandis que François demande que « tous » soient chez eux en Église, ce qui a fait sortir certains de leurs gonds. À cela s'ajoute le schéma cooptatif qui prévaut dans les instances et mouvements ecclésiaux qui ne sert pas le « tous », car il ne « fait pas Église ».

Jean-Pol Gallez publie un ouvrage en quatre parties dont les intitulés sont brefs, clairs et fidèles aux travaux comme aux mouvements qui habitent la quête de Joseph Moingt : « Les racines de la foi », « La pensée de la foi », « La figure de l'Église », « La foi dans le monde ». Sous ses intitulés, des sujets parfois brûlants. Chaque partie contient des chapitres traités de manière à rendre compte, sans simplifications, de la pensée de Joseph Moingt, toujours avec ce supplément d'âme et d'intelligence qui transparait de leur longue relation de maître à disciple, pour le plus grand profit du lecteur, spécialiste ou pas.

Jean-Pol Gallez nous dévoile un Joseph Moingt exposant, explorant, remettant sur le métier les fondements du « donné de la foi » tel qu'élaboré au fil des siècles. Naviguer dans les théologies et les modalités de fonctionnement des premiers siècles de l'Église, pour les pousser plus loin, dans le contexte où le jésuite s'y attelle. Les premiers élaborateurs du donné chrétien procédaient-ils sans contextualiser ? Cela va éveiller les critiques de ceux qui préféreraient que la mémoire de tous ces mouvements foisonnants soit remise, pour fixer l'Église sur la contre-réforme, la crise du modernisme, accompagné de réinterprétations du concile Vatican II qui rejettent les quelques nouveautés qu'il contient. La notion de permanence, chère au magistère, s'en trouve ainsi vidée de son sens.

J'aimerais ici introduire quelques observations qui peuvent peut-être aider à renouveler nos théologies et qui demandent un esprit... neuf ou au moins rénové. Une des grandes affaires des Pères de l'Église, que Joseph Moingt étudie pendant de longues années, est l'apologétique : convaincre et rallier des adeptes à ce qui est posé comme « vérité » par une minorité. Un grand nombre de Pères de l'Église, quelle que soit, par ailleurs, la pertinence de certaines de leurs propositions, s'emploient à invalider toute controverse dans le contexte qui leur est propre. Déjà les auteurs des évangiles, alors que Jésus est mort depuis longtemps, creusent des écarts

entre la foi « nouvelle » et le judaïsme auquel Jésus appartient pleinement, quitte à poser de vraies-fausse querelles et des personnages caricaturaux⁴. Les Pères de l'Église iront plus loin ; ils sortiront de l'Ancien Testament des citations qu'ils commenteront de manière souvent discutable, pour les mettre au service de leur démonstration, d'items inconnus des rédacteurs de l'Ancien Testament et de Jésus, mais venus de la culture grecque, voire romaine. Pour le dire rapidement, il s'agit de substituer le peuple des baptisés au peuple juif⁵ y compris dans l'Alliance ; cela se manifeste par une quasi-expulsion du judaïsme de ses propres Écritures qui pourtant sont celles de Jésus et cela prive les chrétiens d'une véritable mine d'intelligence et déséquilibre ce que contient l'Annonce.

Joseph Moingt dénonce aussi pareille théologie et offre une vision de l'expression « peuple de Dieu » nettement plus respectueuse que celle dont elle s'est chargée dans l'histoire à l'encontre du peuple juif. Il s'inscrit, en cela, dans la volonté de Vatican II de faire disparaître pareil logiciel incompatible avec une saine pastorale comme avec le vaste champ des théologies en construction. Cela n'empêche pas que sa façon de présenter le christianisme comme fin de la Loi soulève inévitablement la question de son rapport au judaïsme. C'est un point de débat inévitable avec lui. La nouveauté du double commandement de l'amour de Dieu et du prochain peut-elle se passer d'une « loi » si l'on veut éviter que l'amour ne conduise aux pires perversités et abus ? L'état de baptisé permet-il d'échapper à cette tension entre réel et transcendance ? L'actualité de l'Église pose la question quotidiennement.

La manière dont Joseph Moingt expose le critère d'humanisme, sans l'absolutiser, retiendra sûrement l'attention des lecteurs ; cela suppose des théologies attentives à être ni abusives, ni totalisantes. L'Ancien Testament, en particulier la Genèse, et Jésus enseignent que nul ne peut être, ni dire la totalité, ni même la contenir, sans être dans l'idolâtrie la plus folle. Tenir à l'esprit ce qui, « grâce à Dieu », échappe, est la première des humilités. Ainsi, le théologien ne peut pas parler à la place

-
4. Le dialogue avec Nicodème et la lecture qui en a été faite en est un bel exemple. Puis, d'autres textes comme le « Dialogue avec Tryphon » de Justin, de nombreux écrits de Jean Chrysostome, particulièrement délirants quand il s'agit des Juifs. Marcion ira jusqu'à dénier toute pertinence aux écritures juives, mais heureusement il sera condamné par l'Église naissante. Nous le savons désormais, tout cela a construit avec efficacité un antijudaïsme durable qui va nourrir un antisémitisme tragique et persistant.
 5. Vatican II, via *Nostra aetate*, a lancé une révision sérieuse de telles postures ; l'Église de France se distingue par son engagement sur cette question.

de Dieu, mais chercher des voies d'intelligibilité pour une foi toujours en quête de sens.

Tout cela revêt une importance cruciale pour revenir à une nouvelle pertinence, alors qu'en France, par exemple, la majorité des chrétiens n'est plus en lien avec le magistère de sa propre Église. Joseph Moingt et Jean-Pol Gallez, qui s'attachent à rendre la suite du Christ envisageable, n'en font pas une orthopraxie, mais de chapitres en chapitres, ils creusent des pistes pour ne pas obturer l'avenir.

Dans un terrible raccourci, on peut envisager Joseph Moingt comme un « classique » en quête des conditions recevables pour l'annonce confessante. Cependant, le livre de Jean-Pol Gallez, si nous le lisons de manière active, nous dévoile du nouveau déjà-là, parfois encore voilé et dont on ferait peu de cas sans eux deux. Ils révèlent en creux une part de ce qui manque à une rénovation générale de la théologie catholique, si elle sortait de ses vieux réflexes. Ne pas chercher d'abord à sauver démultiplie la faculté de penser.

Cette préface n'est qu'un chemin de traverse, une manière d'attirer l'attention des lecteurs sur l'impossibilité d'avancer seulement à partir de prédicats qui finissent par reléguer au deuxième plan ce qui est l'essentiel, sous couvert de le défendre. Posés dans la suite des siècles et à chaque fois dans des circonstances précises et situées, avec tout ce que cela comporte d'items cumulés, ces prédicats éloignent nos contemporains du centre qu'est Jésus le Christ et de la transcendance qu'il nous revient de tenir présente et vivante par l'interlocution. Cela a pour conséquence de mettre en relief la nécessité de l'interprétation constante, personnelle et communautaire, pour une nouvelle manière de faire et de penser les théologies.

En lisant ce livre, on entrevoit l'intérêt de s'employer à s'alléger de pans entiers de productions savantes, mais obsolètes. La question qui est posée alors au lecteur actif : y a-t-il sinon des ruptures – du moins des arbitrages –, des reformulations à faire pour une présence chrétienne au monde, venue du cœur même de la foi en Christ ?

Lorsque vous aurez fermé ce livre, Jean-Pol Gallez vous paraîtra appartenir à ces théologiens qui endossent la figure du maître... passeur.

Bonne lecture à chacun !

Paule Zellitch,
Présidente de la Conférence des catholiques
baptisé(e)s francophones (CCBF).

Avertissement

« [J'ai] la conviction que la foi doit se retirer d'un langage vieilli et devenu inadéquat pour faire face à de nouvelles interrogations et préoccupations, sans du tout se retirer de la tradition vivante qui l'a portée jusqu'à nous » (*Dh* 2/2, p. 1156).

Tout le geste théologique de Moingt est contenu dans cette affirmation qui en indique aussi la complexité à laquelle j'entends rendre le lecteur d'emblée attentif. En distinguant continuellement la foi et les mots qui la portent à travers l'histoire doctrinale de l'Église, Moingt refuse autant leur identification que leur dissociation pures et simples. Prendre le temps nécessaire pour recueillir la foi portée par les vieux mots puis oser renouveler ceux-ci sans en perdre les intuitions. Exercice aussi subtil qu'exigeant tant pour la pensée que pour la patience qu'il impose. Déstabilisant aussi pour celles et ceux qui pressentent bien la force renovatrice et rafraîchissante de la pensée de Moingt mais s'étonnent, de prime abord, de son usage continu du vocabulaire « traditionnel ». La question est abordée, sur le fond, en début de seconde partie et est illustrée tout au long du cheminement proposé. Si le renouvellement de la pensée de la foi passe bien par l'émergence d'un nouveau vocabulaire, la fidélité de celui-ci à la foi des origines n'est pas pour autant garantie par un simple saut dans le temps qui ferait l'économie du processus de la transmission. Par-delà les mots de la foi, ce processus tient les chrétiens reliés à celles et ceux qui ont cherché à exprimer ce qu'ils en vivaient. Voici le lecteur averti d'entrée de jeu d'une difficulté possible que manifeste notamment la seconde partie de l'ouvrage. De ce fait, la pensée de Moingt est parfois technique mais le dogme catholique l'est encore davantage en raison de son inclination à la spéculation philosophique dont Moingt veut justement le faire sortir au profit d'une rationalité de la foi qui s'exprime de préférence dans le langage commun.

Par-delà ses mots, la tradition constitue *le* point de complexité de la pensée de Moingt. Ce dernier cherche à l'interpréter à la lumière de la foi des origines dont rend compte le Nouveau Testament. En ne réduisant pas la tradition à ses « dogmes » mais en l'ouvrant à « l'acte de croire »¹, Moingt en élargit substantiellement le sens. Le jésuite français a trouvé son sillon : la « révélation » est une histoire par laquelle Dieu fait parler de lui. Elle n'est donc pas un « contenu »². Pour cette raison, elle est un récit qui unifie et identifie le christianisme³. La théologie qui cherche à correspondre à cette narration prend alors une « forme de totalité »⁴. Comprise comme l'histoire de Dieu avec nous, la tradition est la réponse de l'Église à l'appel de Dieu. Moingt demande juste que soit vérifiée la qualité de cette réponse à la lumière d'une authentique compréhension de l'esprit originel du christianisme. Cet exercice de vérification ne fait pas vraiment partie de l'*habitus* catholique, plutôt rétif à parler d'évolution en matière de foi. Moingt lui-même a pris la mesure de la difficulté dans des termes pénétrants qui méritent, à eux seuls, autant le respect qu'une longue dissertation :

« ... j'avais encore beaucoup à apprendre [...] sur la manière de rendre compte d'une tradition. [...] Il faut avoir appris à douter pour faire de la bonne théologie, j'entends vraiment *croyante*. [...] la connaissance critique alimente le doute autant qu'elle fortifie le jugement. [...] j'appris à douter, car il faut du savoir pour douter, et à croire, car il faut douter de ce qu'on sait pour savoir ce qu'on croit » (*HD*, p. 8-10).

C'est bien cela qui est en cause dans son œuvre : un patient et profond travail de discernement effectué à l'égard de la façon dont la tradition a cherché à transmettre les intuitions de foi jaillies de l'événement de révélation. Le sentiment de complexité tient donc aussi fortement à cette épreuve de la foi qui cherche l'intelligence de l'événement qui la fonde, à savoir l'annonce d'un « salut ». S'inaugure autour de ce vieux mot la dimension existentielle de ce travail critique sur la tradition, exprimée dès lors en termes de sens à éprouver. Sans du tout évacuer cet aspect, l'acte de croire ne porte pas directement sur l'événement rapporté par le texte pas plus que sur sa rédaction (exégèse), mais sur les raisons qui expliquent

1. Cf. par ex. *CDV* 1, p. 30.

2. Cf. *EC*, p. 69.

3. *EC*, p. 26.

4. *CDV* 1, p. 10. Voir aussi p. 32-33.

que l'on s'y sent impliqués⁵. Voilà qui doit permettre d'apaiser foncièrement le sentiment de complexité lorsque s'aperçoit la simplicité spirituelle du fondement dont elle rend compte. Foncièrement impliqué dans la foi qu'il cherche à comprendre, le croyant embrasse pleinement sa fonction d'interprète de la tradition en tentant d'en faire revivre le sens qui le saisit. La tradition est donc à la fois justifiée – car elle véhicule le sens de la foi – et relativisée – car ce sens n'y sera pas actif sans un effort d'interprétation et de reformulation. L'importance de l'enjeu m'a convaincu d'y consacrer toute ma recherche doctorale⁶.

Troisième facteur de complexité : la pensée de Moingt incite à la recherche. En témoignent, d'une part cette manière de reprendre d'ouvrage en ouvrage les mêmes chantiers de réflexion et d'autre part les intermèdes personnels de plus en plus nombreux par lesquels Moingt expose les vicissitudes de son propre cheminement. Par-delà ses thèses, je forme le vœu que la fréquentation de cette pensée puisse éveiller, entretenir ou réveiller ce désir de chercher, car il s'agit pour Moingt d'une dimension fondamentale de ce qu'il appelle « l'acte de croire ». Moingt en montre la voie et c'est peut-être ce point qui permet de reconnaître à sa recherche la qualité d'être une « œuvre ». Le fait se vérifie à la ténacité avec laquelle un auteur scrute ses « idées fixes », reprend les mêmes problématiques par des chemins toujours neufs, se met courageusement et patiemment au clair avec lui-même, et livre finalement une pensée de plus en plus limpide quant à ses objets de recherche :

« Finalement, à travers la diversité des publics envisagés, c'était ma propre foi qui se sentait interpellée et entraînait en recherche. Autant avouer que j'écrivais aussi, et peut-être en premier lieu, pour moi-même, pour entrer en procès avec mon passé croyant, régler mes problèmes, éprouver si je pensais vraiment tout ce que je croyais, soumettre mon discours théologique aux remises en cause et aux interpellations de mes lecteurs supposés ou souhaités » (*Dh* 2/2, p. 1158).

Rien n'est plus vrai pour Moingt qui, depuis longtemps, cherche, par exemple, une meilleure intelligence du concept de « préexistence du Christ ». Plutôt que de conclure à une obsession de l'auteur, c'est au contraire au lecteur de s'interroger : pourquoi cette thématique est-elle si centrale, pour ne pas dire vitale, pour lui ? C'est alors d'une mystérieuse

5. Cf. par ex. *Dh* 1, p. 11.

6. J.-P. GALLEZ, *La théologie comme science herméneutique de la tradition de foi. Une lecture de Dieu qui vient à l'homme de Joseph Moingt*, Leuven, Peeters, 2015.

interaction entre deux ténacités – celle de l'auteur et celle du lecteur – que jaillit un surcroît d'intelligence. Au final, j'ai compris que la meilleure compréhension possible de ce concept de « préexistence » expliquait, pour une bonne part, le discrédit actuel dont font l'objet les principaux dogmes de la foi : trinité – incarnation – rédemption. Nous y reviendrons. « Faire œuvre », s'agissant d'un travail d'écriture, c'est peut-être avant tout cela : c'est avoir su créer un lien réciproque entre auteur et lecteur à travers le respect, de part et d'autre, d'un contrat de travail à durée indéterminée qui instaure un compagnonnage dans un labeur commun.

Un dernier point de complexité doit être identifié. Le rapport critique à la tradition s'est réveillé sous l'impulsion du développement moderne de la rationalité. C'est alors que les vieux mots de la tradition ont particulièrement été mis en cause ainsi que tout l'imaginaire questionnable qu'ils véhiculent avec leurs justes intuitions de la foi. Cherchant à éviter un divorce entre foi et raison, Moingt relève le défi de leur rencontre à travers un exercice de « foi critique ». Celle-ci constitue le dispositif par lequel Moingt cherche, non à inféoder la pensée de la foi à la raison moderne, mais à exhumer la saveur originelle de la première après avoir osé traverser les questionnements critiques de la seconde. Parce qu'elle n'est plus conflictuelle comme par le passé, cette question semble avoir perdu de son intérêt. Elle a pourtant massivement et légitimement provoqué le discrédit de l'Église en Occident. S'ils veulent que l'Église redevenue « une puissance culturelle utile à la société »⁷, les chrétiens se doivent de restaurer la confiance que la raison – croyante ou incroyante – peut accorder à la foi à condition pour celle-ci – et pour eux – de restaurer l'idée authentiquement chrétienne de Dieu. Sans esprit de finesse, il sera aussi facile de reprocher à Moingt d'user du vocabulaire théologique traditionnel que de le suspecter de rationalisme. L'esprit de la « foi critique » commande une voie nettement plus nuancée que le lecteur aura à approfondir.

Certes complexe, la pensée de Moingt est surtout une pensée forte et, à bien des égards, décapante. Comme la personne de Jésus l'est pour son disciple, elle force à se positionner mais elle invite surtout à évoluer. Elle honore, à mon sens, ce qu'est vraiment la théologie, à savoir un questionnement permanent des cadres de pensée destiné à libérer les énergies de la foi. L'œuvre de Moingt exige une attitude fondamentale : accepter de balayer devant notre porte, celle de notre Église d'Occident déclinante. Moingt ne cherche ni à choquer ni à détruire. Qui l'a fréquenté, ne serait-ce que cinq minutes, le sait bien assez. Il tient un propos strictement

7. ESE, p. 67.

théologique animé par une passion de la foi et de l'Église. Mais peut-on débattre de tout en Église ? La chose n'est pas encore acquise, tant les conceptions verticales de la révélation ont façonné, pour longtemps, une foi captive d'un esprit de religion.

Lire Moingt, enfin, c'est entrer dans une pensée à la fois très érudite mais, à chaque instant, profondément spirituelle. Cela se traduit d'ailleurs par un style littéraire très élégant et soigné, indice notable d'une foi passionnée. Cet essai offre un chemin possible que je pense cohérent, en espérant donner l'envie de lire Moingt par soi-même et d'y trouver le sien. La taille du livre est importante sans être imposante. Le lecteur peut s'encourager en se rappelant qu'il tient dans les mains une synthèse des quelque 3 800 pages que comptent les ouvrages, dont je ne suis qu'un modeste guide de lecture. Pour faciliter la compréhension, le lecteur trouvera énumérées tout au long du parcours une série de « clés » qui énoncent à l'avance, sous forme lapidaire, ce que les développements subséquents détailleront.

Moingt a participé à de nombreux groupes de réflexion sur la foi, soucieux qu'il était de la responsabilisation de tous les chrétiens dans la prise en charge et l'annonce du discours chrétien. Par sa structuration et l'identification desdites clés, ce livre pourrait prolonger et servir cette préoccupation.

Enfin, de nombreux renvois en bas de page permettront au lecteur d'approfondir l'un ou l'autre point de son choix. Pour tous ces motifs, mon livre se présente avant tout comme un « outil de travail ».

Introduction

Moingt a clarifié certains points de sa pensée à travers une série de petits ouvrages destinés au grand public, soit qu'il s'agisse de collections de conférences (*L'Évangile de la Résurrection*, *L'Évangile sauvera l'Église* ou *Faire bouger l'Église catholique*), soit d'entretiens menés « à bâtons rompus » (*Les Trois Visiteurs*, *Croire quand même*) ou d'opus-cules plus ciblés (*La plus belle histoire de Dieu* ou *La rémission des péchés*), pour ne prendre que les plus récents. Je recourrai très peu à ces livres car l'ambition du présent ouvrage est de faire connaître ses œuvres systématiques et érudites, de les restructurer et les dédensifier (*L'homme qui venait de Dieu*, *Dieu qui vient à l'homme* et *Croire au Dieu qui vient*). Outre leur richesse spirituelle, ces ensembles systématiques recèlent les fondements sur lesquels reposent maintes affirmations contenues dans les ouvrages grand public. À ces œuvres, je joins son « livre testament » – *L'esprit du christianisme* – au travers duquel Moingt cherche à simplifier son langage sur la foi, tenu dans lesdites œuvres, en vue d'aider les chrétiens à la communiquer plus facilement au monde après avoir une dernière fois recherché pour lui-même un meilleur accord de la foi et de la raison¹.

La vigne du Royaume

Alors que je réfléchissais à la façon de structurer le présent ouvrage, je me mis à la recherche d'une image qui put l'accompagner de bout en bout dans la plus grande fidélité possible à la pensée de Moingt. Foncièrement attaché à exhumier ce que ce dernier finira par appeler « l'esprit du christianisme », je me souvins que Moingt se plaît à méditer l'insistance

1. Cf. *EC*, p. 20-22.

de Jésus sur l'annonce du Royaume. Dans la pensée de l'auteur, cette référence constitue la marque distinctive du christianisme par rapport aux autres religions. Elle contribue même à fonder la radicale différence du christianisme avec le genre « religion ». Ce thème sera au cœur de mon propos à l'heure où beaucoup observent le déclin, sans doute définitif, de la religion chrétienne en Occident. C'est pourquoi le retour à l'annonce évangélique du Royaume constitue le geste premier de toute espérance chrétienne, tant il constitue la source même de la foi et englobe, par sa généralité et son orientation vers l'avenir, toute l'attente qui gît dans le croire humain². Mais comment représenter le Royaume ? L'affaire fut rapidement et facilement entendue tant l'image qui surgit en moi me permit, sans plus d'effort, de décliner les grandes divisions que je souhaitais articuler dans mon livre. L'image me vint sous forme d'une motion intérieure articulée à cette concentration de Moingt sur l'idée chrétienne de Dieu : « Moi, je suis la vigne, la véritable, et mon Père est le vigneron. [...] Moi, je suis la vigne, vous les sarments » (Jn 15, 1-5). Dans ce passage, le fruit produit par la vigne l'est en signe visible du commandement de l'amour auquel Jésus reconnaît précisément les fruits que portent ses disciples : « Ce qui glorifie mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruit et que vous deveniez mes disciples » (Jn 15, 8). La vigne du Royaume. Je tenais donc la figure structurante des matières à traiter. Elle se présentera également comme un chemin, celui que parcourt la sève de l'arbre évangélique depuis sa génération aux prises avec ses racines, nourrissant son pied en robustesse d'où jaillissent les sarments dont on espère des fruits abondants pour la fête.

– Partie 1. Aux racines correspondra, pour l'essentiel, cette figure du Père, révélée par Jésus. Elle indique la singularité du christianisme dans sa manière de se référer à « Dieu » pour en renouveler *radicalement* l'idée que s'en font habituellement les philosophies et les religions. « Mon Père est le vigneron » (Jn 15, 1). Ce sera la partie dite « fondamentale » de l'ouvrage, celle qui mettra en lumière la conception que Moingt propose du christianisme. Dans la vigne du Royaume doit couler une sève d'Évangile en acte d'irriguer la pensée de la foi, la figure de l'Église et le monde, après que Jésus eut fait sa part en permettant, par le don de sa vie, de leur communiquer l'Esprit qu'il partage avec le Père (Jn 15, 26). La singularité même de la révélation chrétienne empêche de la ramener à une religion sans plus ; elle en constitue bien plutôt une voie de sortie en se présentant comme un humanisme nouveau dont la Croix signe de

2. Cf. *CDV* 1, p. 23.

nouvelles relations, verticale et horizontale, à Dieu et à l'homme. Tout est là et d'abord là. Sur ce fondement s'annonce un triple questionnement des cadres de pensée (partie 2), d'organisation (partie 3) et d'action de l'Église (partie 4). Tel est l'incontournable intérêt de la théologie fondamentale que de considérer les racines de la foi afin de pouvoir questionner sa tradition sous l'angle de ses formulations et du visage historique pris par l'Église pour exercer sa mission dans le monde.

– Partie 2. S'agissant des cadres de pensée, j'amènerai le lecteur au pied de la vigne pour y traiter analogiquement de la doctrine chrétienne sur le Christ et le salut : « Je suis la vigne... ». Nous entrons de plein « pied » dans la théologie dogmatique de Moingt, celle qu'il renouvelle à la lumière des fondements du christianisme excavés dans la première partie. Celle qui se déploiera dans les deux dernières parties également. Mais pour l'heure, c'est l'identité du Christ qui reste la question première posée au disciple : « Mais pour vous qui suis-je ? » (Mc 8, 29). Autrement dit, en qui le disciple dit-il mettre sa foi ? Et pour quel bienfait spirituel ? En quel sens un retour à l'Évangile permettra-t-il de confesser, comme les premiers chrétiens, que Jésus est le Christ, venu « pour la gloire de Dieu et le salut du monde » ? La question doctrinale est souvent suspecte de rationalisme desséchant et dangereux pour « la vie de foi ». Elle lui appartient pourtant pleinement car, derrière ce questionnement d'identité, se trame l'idée que Jésus révèle de Dieu et qu'il veut nous communiquer. En creux se distinguent aussi la dignité que la foi accorde à la raison et les progrès qu'elle engendre pour elle. Le passage de la partie 1 à la partie 3 s'opère donc par la médiation du Christ, analogiquement à la façon dont Jésus identifie l'amour qu'il reçoit du Père à celui qu'il communique aux disciples : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jn 15, 9) symbolise cette médiation que Jésus effectue en sa personne, du Père aux disciples car « tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jn 15, 8).

– Partie 3. Avec les cadres d'organisation de l'Église, je traiterai de la « communauté de foi » sur fond de cette même identification : « Vous êtes les sarments ». À quoi reconnaître les disciples du Christ, si ce n'est à la qualité de l'amour mutuel du Père et du Fils qu'ils partagent entre eux ? « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres qu'ils reconnaîtront que vous êtes mes disciples » (Jn 13, 35). Mais les sarments sont-ils bien unis entre eux, du fait de l'être au Christ comme lui-même l'est au Père ? Dans sa façon de s'organiser et de se structurer, l'Église traduit-elle bien ce précepte nouveau et cette union mystique ? Ses ministères, par exemple, sont-ils bien « ordonnés » à cette exigence évangélique ? Après

2000 ans de christianisme, peut-on conclure que l'Église ait accompli historiquement la répartition de ses dons, services et opérations dans le même Esprit « en vue du profit commun » (1 Cor 12, 7) ? Ne peut-elle encore progresser sur le chemin de sa constitution en « un seul corps » (1 Cor, 12, 12) ? À l'instar des questions doctrinales, les questions de structure ne sont nullement secondaires et sont l'affaire de tous les disciples de Jésus. Comme les premières, elles doivent se ressourcer et trouver réponse dans les racines de la révélation de la figure paternelle de Dieu dévoilée par Jésus. On le pressent bien dans l'actualité ecclésiale de ces dernières années : quelque chose est en train de craquer dans la structuration multiséculaire de l'Église. Une mutation interne profonde est en cours qui doit, à terme, mieux disposer l'Église pour sa mission. Si ce n'est pas le cas, « les sarments secs, on les ramasse, et on les jette au feu, et ils brûlent » (Jn 15, 6).

– Partie 4. La réussite de la mission de communiquer l'amour de Dieu au monde dépend donc étroitement de la façon dont les disciples de Jésus en perçoivent adéquatement l'identité (partie 2) et se structurent en fidélité à l'Évangile (partie 3). Ces deux exigences sont en danger permanent de déviation en l'absence – ou en manque – de ressourcement dans la spécificité de la révélation de Dieu comme Père (partie 1) : « Ce qui glorifie mon Père, c'est que vous portiez beaucoup de fruits ». Mais le sarment « ne peut porter de fruit par lui-même s'il ne demeure en la vigne » (Jn 15, 4) toujours reliée à ses racines. S'il veut réussir sa mission, le disciple se doit d'agir dans le monde en cohérence avec la nouvelle idée de Dieu qu'il découvre révélée en Jésus. Si, comme le soutient Moingt, « la révélation s'achève à tout moment là où elle est reçue par la foi qu'elle suscite en elle »³, c'est dire que la mission du chrétien consiste à maintenir vivante l'histoire de la révélation par la remémoration active des origines de sa foi. Ce faisant, le disciple vit de l'écoulement de la sève évangélique et participe personnellement et activement à la tradition de la foi, c'est-à-dire à la transmission de la révélation de Dieu dans l'histoire.

Dans ces trois dernières parties – christologique, ecclésiologique et missiologique –, je montrerai comment Moingt agit à l'égard de la tradition de foi comme le « Père vigneron » cherche à prendre soin des sarments de la vigne. Il émonde, enlève les sarments inutiles, purifie ceux qui portent du fruit (Jn 15, 2), veille à ce qu'ils restent attachés à son pied,

3. *Dh* 1, p. 428.

et fait d'eux ses amis en son Fils (Jn 15, 15) pour porter l'amour du Père à un monde en risque permanent de le « haïr sans raison » (Jn 15, 25).

Interpréter la tradition

En théologie, peut-être plus qu'ailleurs, se pose l'exigence d'élaborer aujourd'hui un discours argumenté, tant les remises en cause qui ne cessent de jaillir réclament de solides assises intellectuelles pour donner corps à ce nouveau visage d'Église que beaucoup pressentent, à des degrés divers, se profiler à l'horizon... un horizon peut-être pas si lointain. Il en va pour l'Église comme pour les changements climatiques : quelles que soient les mesures prises, l'effondrement se produira car les taux de CO₂ et le cléricalisme ont trop chargé les atmosphères pendant que les mesures appropriées n'étaient pas prises. Dans les deux cas, il importe d'être prêt au moment de traverser les catastrophes. Or la théologie catholique n'a pas encore assez introduit la raison critique au sein de sa propre tradition. C'est ici qu'intervient la « foi critique » (*supra*), dont le présent essai entend montrer le fonctionnement, tout en disposant les principales thèses matérielles de Moingt selon un ordonnancement nouveau. Tout démarche critique possède ses propres critères. S'agissant du rapport à la tradition, Moingt mobilise celui qui définit, en même temps, cet « esprit du christianisme » comme « humanisme évangélique », auquel il identifie la tradition vivante de la foi. Moingt en précise le contenu à partir de la pratique des Béatitudes du Royaume comprise comme un accomplissement de la création étroitement lié à « la pleine humanisation de l'homme »⁴. Mais, surtout, l'humanisme évangélique fonctionne, tout au long de son œuvre, comme le principe critique du visage religieux pris par le christianisme au cours des siècles écoulés. Il se présente comme le critère du salut chrétien que la tradition de la foi ne doit cesser d'annoncer, que ce soit dans son discours ou dans la vie de l'Église. L'humanisme évangélique doit permettre de vérifier si et quand la tradition est demeurée ou non dans l'axe de l'annonce d'un événement de salut. Pour ces motifs, il est chevillé à la démarche théologique même de Moingt pour qui « l'épreuve de la vérité de la foi » ne se joue pas totalement dans ce qu'elle cherche à dire de Dieu mais, d'abord et surtout, dans la conscience qu'elle dévoile « de ce qui est humain » cerné à l'horizon d'une « vérité de l'existence »⁵.

4. Cf. *Dh* 2/2, p. 980.

5. Pour ces trois expressions, cf. *CDV* 1, p. 14.

Cette vision du Dieu de l'histoire n'est pas sans affinité avec la vitalité de la vigne : la pensée et l'agir de la foi se dessèchent et, tels les sarments inutiles, doivent être brûlés s'ils ne se replongent dans l'histoire de Dieu qui, avec nous, les renouvellent pour en changer, au besoin, les mots et les gestes. Voici ce que cela peut donner s'agissant, par exemple, du dogme trinitaire :

« Le mystère trinitaire se raconte, parce qu'il est une histoire d'amour, et il se raconte alors en terme de personne. Mais sitôt que ce terme est "abstrait" de l'histoire, le mystère se transforme en problème, sinon en équation : comment les trois font-ils un seul ? Toute la théologie trinitaire s'est construite en réponse à cette question, devenue de nos jours problème culturel d'identification du christianisme » (*Dh* 2/1, p. 159).

À elle seule, cette citation montre tout le danger d'une dogmatique abstraite de sa source historique et fournit matière à justifier la nécessité – mais surtout l'évidence – de considérer l'interprétation critique de la tradition comme une disposition des plus essentielles et naturelles de la foi. On peut en dire de même concernant la figure historique de l'Église, ce que je ne manquerai pas de faire. Quant au danger en question, il s'annonce, sans autre détour, comme celui d'une perte de sens du christianisme pour la société et donc d'un échec, toujours à envisager, de sa mission. L'hypothèse est rarement évoquée. D'abord parce que l'esprit humain tend à se surprotéger à la perspective d'une catastrophe – on le voit dans le cas des changements climatiques annoncés – mais aussi, parce qu'en fait de spiritualité chrétienne, il vit principalement de l'idée rassurante que Dieu ne fera jamais défaut à son Église. Et il est bien légitime de le penser lorsque l'on sait ce qu'il a donné de lui en Jésus – c'est-à-dire tout. Mais il l'est tout autant d'envisager notre propre défaut de réception de la révélation, notre difficulté à nous ressourcer dans l'événement révélateur, pour demeurer des sarments aptes à penser et à agir conformément à l'Évangile.